

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 12

Artikel: Toni le gris : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par le bout de la perche et le choc des talons. Les *blood-hounds* arrivent pleins de feu; ils quêtent, reniflent, aspirent le poivre avec force et éternuent bruyamment.

Quand ils ont été plusieurs fois ainsi accommodés, leurs narines deviennent malades, brûlées, sanglantes; ils sont pris d'éternuements convulsifs, répétés, qui ne finissent pas. Ils éternuent couchés, courant, assis; ils pleurent, ne voient plus, ne sentent plus.

Devenus incapables de remplir leurs fonctions de bourreaux, ils ne sont plus à craindre et le pauvre noir est sauvé.

Le fameux prédicateur Newman Hall prêchait un jour en plein air, lorsqu'un libre penseur qui l'écoutait se leva et dit :

Mon opinion à moi, c'est que celui qui a inventé le gaz a plus fait pour éclairer le monde que tous les prédicateurs avec leurs sermons.

Cette interruption agita l'assemblée.

Je suis pour la liberté de penser et de parler ! s'écria quelqu'un parmi la foule. On a le droit de faire une objection comme j'ai le droit d'y répondre. Mais quoi qu'il en soit de nos différents points de vue, une même chose va nous arriver à tous; cette chose, c'est la mort ! Or tout homme sérieux doit prendre des informations sur le monde à venir, et demander conseil à ce sujet. C'est pourquoi quand l'heure de la mort sonnera pour celui qui vient de parler, je lui recommande d'aller chercher un employé du gaz....

Cette réplique fut suivie d'applaudissements frénétiques, et fit une telle sensation, disait le prédicateur lui-même, que mes auditeurs l'oublièrent bien moins vite que mon sermon.

C'était le jour de l'an. Un pasteur fut troublé dans sa prédication par les conversations et les rires de quelques jeunes gens qui se ressentaient encore des gâtés de la veille.

Le pasteur s'arrêta et, se tournant vers les perturbateurs, il leur dit : « Je crains toujours de censurer ceux qui se comportent mal dans une église. Une fois, dans les commencements de mon ministère, je commis une grande erreur. Un jeune homme assis devant moi, riait, causait, grimaçait; je lui administrai une sévère réprimande; mais à la fin du service, je fus blâmé à mon tour et l'on m'apprit qu'il était idiot. Depuis, j'ai toujours eu peur de reprendre ceux qui se conduisent mal dans un culte public, craignant de me tromper et de m'adresser à quelque idiot.

L'ordre régna pendant le reste du service.

Un journal d'agriculture annonce qu'on vient de découvrir un nouveau chou, très avantageux pour la nourriture des bêtes. On assure que la confédération serait disposée à favoriser la culture de cette plante sur une grande échelle. Les cantons seraient chargés de fournir le terrain, l'engrais, et de pourvoir aux

divers travaux de culture. D'un autre côté, la Confédération serait chargée de la récolte.

L'étai à on repé de noça. On offressâi, au dessé, dai superbo resins à on bordzâi de Cully, pareint de l'épâusa. — Grand-maci, que repond ci bon Vaudois, ne lè medzo que pllioumâ.

On brav hommo de pé lè Monts, bon biberon, remontavé de Grandvaux contre Fory, quand ie vâi na pucheinta grappa, lardze, granta et balla rossetta, que guegnivè per dessus la mouraille.

— Eh ! mon Dieu que t'i balla, que lai fâ dinse, campâ contre chia mouraille, que t'i portant balla... Tè vu... tè vu bâire !

On bon Vaudois avâi prâi, au café Rodieux, à Losena, on fin pllioumet.

Lo leindèman lai retornè, lo bon sang, et redèmandè dâu mîmo.

Quand l'a reimpliâ son verro, lo lâivè on bocon, lo vouaitè et lai dit dinse : — Te m'as fotu bas, hier, coquin que t'i... te m'as fotu bas... eh bin !... cein ne fâ rein, t'âmo adî.

Et l'ècliaffè* lo verro.

*ècliaffâ, vider d'un trait; français populaire : écraser un verre.

Djan-Luis et sa fenna l'avan na niése, rappô à l'ardzein, câ l'è soveint l'ardzein qu'èimmodè lè niése eintre l'hommo et la fenna.

Et Djan-Luis desâi dinse à sa fenna : — Qu'a-tu z'u, tè, dis vâi ? Ne pèsavè pas gros cein que ton père t'a bailli.

— Cein que i'è z'u ? que lai repond sa fenna. I'è z'u que su sailla d'on asse bouna maison que la teinna, où-tô. Et t'a biau dere, ne su portant pas venia tota nuva au mondo.

Un forçat récidiviste est assis sur les bancs de l'accusation.

— Cet homme, s'écrie le procureur-général, vient de commettre de nouveau un crime qui prouve la dureté incorrigible de son âme. Après avoir subi une détention de sept ans, il sort du bagne, rencontre sur sa route un vieillard, le dépouille de ses vêtements et le laisse nu au bord de la route ! Cette récidive ne mérite-t-elle pas le maximum de la peine ?

— Qu'avez-vous à alléguer pour votre défense, dit le président, en se tournant vers l'accusé.

— Dame ! mon président, lorsque je quittai la prison, monsieur l'aumônier me dit : « Mon ami, j'espère que vous allez maintenant *dépouiller le vieil homme*. » — Alors, vous comprenez, j'ai saisi la première occasion.

Toni le gris.

VIII

Après le départ de Toni, Resel s'engagea pour faire les foins. Puis elle alla moissonner. Elle se montra, toujours et partout, infatigable, et parvint à entretenir ses enfants, quoique son mari ne lui envoyât rien. Toni était allé cher-

cher de l'ouvrage dans une mauvaise saison. A mesure que l'automne approche, les eaux des affluents du Danube diminuent. Mais celui qui cherche sérieusement de l'ouvrage finit par en trouver. Toni réussit donc à trouver son entretien. Quinze jours après son premier envoi, le messager en apporta un second. Cela continua ainsi jusqu'en octobre. L'état de la maison s'était amélioré, Resel avait fait toute sorte d'achats, entre autres un certain nombre de canards, qu'elle se proposait d'engraisser pour les vendre à la ville voisine. Un soir qu'elle s'occupait à faire rentrer la gent criarde dans la basse-cour, elle vit, au loin, un homme venir d'un pas chancelant et presque en boitant.

— Resel, lui cria-t-il, c'est moi!

C'était, en effet, Toni, mais pâle et défait. Resel fut consternée, en lui voyant franchir le seuil de la porte en boitant. Toutefois il ne lui raconta pas de suite sa mésaventure. Ce ne fut qu'après que les enfants furent endormis qu'il se mit à parler du triste résultat de ses travaux. Comme il dut souvent recommencer pour se faire comprendre, et répondre aux nombreuses questions de Resel, nous nous bornerons à résumer en un récit succinct cette longue conversation.

Le flottage du bois avait eu mille difficultés à surmonter. Avec les basses eaux, le radeau s'était ensablé fréquemment. Dans ces cas, les bateliers avaient dû souvent rester des heures entières, jusqu'à la ceinture, dans le courant glacial pour remettre l'embarcation à flot. Un de ses camarades, entraîné par le courant, y avait péri. Toni avait eu aussi un accident qui lui causait encore de vives douleurs à la jambe.

Resel lui donna ses meilleures consolations. D'ici au printemps, lui dit-elle, tu seras entièrement rétabli. Toni garda néanmoins sa tristesse: les douleurs qu'il ressentait ne lui disaient que trop tout ce qu'il y avait d'illusoire dans les espérances de Resel.

Le peu d'argent que Resel avait économisé, durant l'absence de son mari, fut dissipé en consultations de sorciers et de conjurateurs d'esprits, chargés d'opérer la guérison de Toni. Ce fut ainsi qu'elle paya, à un seul de ces rhabilleurs, cinq florins d'Autriche pour une visite, dans laquelle il mit un peu de suif dans le creux du genou en prononçant la formule: « Jambe, reste dans tes articulations, comme le Christ est resté dans la vérité! »

Les autres mégés furent, en général, plus modérés dans leurs prix. Quant au résultat, il fut partout le même, la jambe de Toni devint de plus en plus raide, et tout l'argent disparut de la caisse jusqu'au dernier kreutzer.

Tombé dans la dernière détresse, Toni retourna auprès du forestier, auquel il dépeignit sa situation, le priant de lui procurer quelque moyen de gagner sa vie.

— Laisse-moi en repos, répondit l'employé impérial et royal, je ne saurais, à aucun prix, donner de l'emploi à un braconnier. J'ai même reçu la défense formelle d'occuper les suspects de braconnage à des travaux pour le compte de l'Etat.

— Au nom du ciel, Monsieur, ayez pitié de ma pauvre femme et de mes malheureux enfants!

— Je t'ai déjà prié de passer la porte, voilà tout ce que j'ai à te dire.

Toni sortit. Arrivé dans la rue, il resta comme paralysé sur la voie publique. Braconnier par-ci, braconnier par-là! toujours et invariablement, ce même reproche de braconnage! Cela vient probablement de ce que je ne vais pas, comme les autres, acheter du gibier. (La couronne seule a le droit de chasse et, seule, celui de vendre du gibier). On en conclut que je le tire moi-même, et suis, par ce fait, un braconnier.

— Je n'ai avancé à rien, Resel, dit Toni en rentrant dans sa demeure.

Cette fois, Toni était véritablement courroucé. Ses longues souffrances, l'intime conviction où il était d'être accusé à tort, la perspective de l'avenir qui ne lui présentait aucun espoir, tout cela le mit hors des gonds. Il murmura contre tout le genre humain et, en première ligne, contre Monsieur le forestier. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla se reposer, mais son sommeil fut loin d'être paisible et réparateur. L'épithète de braconnier retentissait instamment à son oreille. Il s'endormit et vit en rêve un garçon transpercer un daim

gras, dans un épais fourré, puis le cacher dans un sac, se glisser dans l'auberge par la porte de derrière et jeter son gibier sur la table de la cuisine. Enfin il entendit les cris de joie des buveurs, et vit l'heureux braconnier demander du vin de première qualité, la jolie fille d'auberge, l'oreille ornée d'une branche de romarin, souriait à l'heureux chasseur, et les autres convives buvaient à sa santé. Puis, tout prit une teinte verte, y compris le vin rouge qui était sur la table. Lui-même se trouva dans les eaux vertes d'une rivière, une poutre lui heurta la jambe et lui causa une douleur aiguë — il se réveilla. Mais ses rêveries continuèrent de le poursuivre.

— Braconnier! il m'a appelé braconnier! moi qui, de ma vie, n'ai touché du gibier, même du bout du doigt, quoique les chamois soient venus si près de moi, que j'eusse pu compter leurs poils. Braconnier!... pour braver cet homme, je voudrais lui voler une pièce de gibier. Et pourquoi, à tout prendre, ne le ferais-je pas? Je sais tendre des lacets, il n'y a aucune nécessité de tirer. Qui me verra si je monte vers les hauts pâturages jusque vers le paysan du Schœtten, près du lac de Laufsee, où ces animaux viennent se rafraîchir? J'y monterai avant l'aurore, et rentrerai, chez moi, le lendemain, avant l'aurore. Quelle joie si je rapportais de quoi faire un rôti! Là-haut, les fougères sont d'une hauteur extrême, on ne saurait y apercevoir mes lacets. Mais Resel... oh! Resel doit ignorer mon projet.

Plus Toni méditait cette affaire, et plus elle lui semblait facile et sans danger. Il n'éprouvait d'hésitations qu'à cause de Resel. Mais dans la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait, par suite des reproches injustes du forestier, et en songeant à une infortune qu'il n'avait pas méritée, il n'y avait pas besoin de tentateur; d'autant plus que le braconnage est le rêve favori, le penchant le plus inné des habitants de ces vallées.

A son lever, il se hâta de faire ses préparatifs pour l'exécution de son projet, s'étonnant, de plus en plus, de n'avoir pas eu, plus tôt, cette heureuse idée.

Lorsque Resel, le voyant sortir, lui demanda où il allait, il répondit:

— Je vais aujourd'hui chez Joergl, le planteur de la prairie d'en-haut.

C'était le premier mensonge qu'il disait à sa femme, depuis qu'ils étaient ensemble. (A suivre.)

Un jeune marin était sur le point d'embarquer.

— Comment, lui dit quelqu'un, osez-vous vous aventurer sur une mer où votre grand-père, votre père et tous les vôtres ont péri.

— Où sont donc morts vos parents, à vous, monsieur? demanda le matelot.

— Dans leur lit, pardieu!

— Et vous osez encore vous coucher?

On annonçait au spirituel B*** la mort d'une veuve riche, vieille et très ridicule.

— On l'a enterrée hier, disait quelqu'un.

— C'est dommagé, dit B***; avant-hier, c'eût été un bon parti.

Rectification.

C'est par erreur que nous avons appelé *Cricquet* le jeu de balles dont il a été question dans notre dernier numéro. Ce jeu s'appelle le *Tootball*, c'est-à-dire le jeu de balle avec les pieds. Au reste, le *Cricquet* est aussi un jeu anglais que nous devrions cultiver. *Tootball* ou *Cricquet*, peu importe! pourvu que nos observations soient justes, et nous avons la satisfaction de constater qu'elles ont été généralement approuvées.

W. R.

L. MONNET. — S. CUENOD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.